

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? cria, du bas de sa cuisine, Rosalie, qui gardait néanmoins son humeur de la semaine.

— Mlle Suzanne nous réclame, répondis-je.

— Allez ouvrir, Rosalie, allez ouvrir.

— Mlle Suzanne venait d'apparaître à sa fenêtre, piquant sa torsade de cheveux bruns. Nous entrâmes, et, comme je connaissais les êtres, sans plus m'occuper de la Rosalie, Jules sur mes talons, je franchis la cuisine et pénétrai dans le vestibule au moment où Mlle Suzanne descendait les degrés de l'escalier, le bas de jupe entre deux doigts. Elle nous entraîna vers le jardin.

Jules Moindron, sensible à la beauté, me signala dès l'entrée les pommiers d'amour et les ifs taillés. Mais je n'en avais point souci. Où nous conduisait plutôt la maîtresse de l'enclos joli ? Quels trésors nous réservait-elle de son paradis ? Les bégonias saluaient ; les œillets doubles s'ouvraient à l'aurore. Mlle Suzanne avançait toujours.

Je savais que sur la droite, fermée par un rideau de noisetiers, triomphait une roseraie merveilleuse, orgueil du bon Dominique avec qui mon père avait travaillé. Était-ce là que nous allions, Seigneur ?... C'était là.

A l'angle de la merveille, une banne attendait et deux sécateurs. Mlle Suzanne s'arrêta. Elle n'avait qu'un demi-sourire et semblait chercher le nôtre pour s'encourager. Mais la surprise me neutralisait.

— Nous allons cueillir des roses, fit-elle.

Et elle entra dans le buisson radieux. J'hésitai, ne comprenant pas le sacrifice. Comment ! Nous allions fourrager là-dedans, entamer ces splendeurs, détruire le rêve de Dominique, lequel ne rêvait plus guère ? Jules Moindron se serra contre moi, devinant un deuil proche.